



MARC FISHER

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

LE ROMAN INSPIRÉ DE LA VIE DE
MÉLANIE CHOUINARD,
EX-CONJOINTE D'UNE ROCK STAR



LES ÉDITEURS RÉUNIS



**LA FEMME QUI
AIMAIT TROP**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Fisher, Marc, 1953-

La femme qui aimait trop

ISBN 978-2-89585-686-3

1. Chouinard, Mélanie, 1979- - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre.

PS8581.O24F44 2015 C843'.54 C2015-941401-6

PS9581.O24F44 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture : Les Portraits Rembrandt Ltée

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARC FISHER

**LA FEMME QUI
AIMAIT TROP**

LE ROMAN INSPIRÉ DE LA VIE DE
MÉLANIE CHOUINARD,
EX-CONJOINTE D'UNE ROCK STAR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Note au lecteur

Ce livre est un roman inspiré de ma vie.

Même si j'y ai préservé l'essence de mon histoire, de mes tourments et de mes enchantements, j'ai aussi pris des libertés, parfois assez grandes.

Les péripéties, les personnages, les lieux ont été romancés, et j'ai même préféré laisser vague la période où cette tranche importante de ma vie a eu lieu.

En revanche, plusieurs épisodes de cette tragédie amoureuse sont cruellement véridiques.

Au lecteur de faire la part des choses et d'en tirer des leçons pour sa vie !

MÉLANIE CHOUINARD

1

Je m'appelle Erica D., et je partage la vie glorieuse de Billy Spade, rock star de son état.

Je suis, je le confesse, une femme qui aime trop.

Et qui, par conséquent, choisit pas toujours le bon numéro, à la seule loterie qui, pour moi, a un sens : celle de l'amour.

Est-ce un si grand crime ?

Une faiblesse de caractère trop condamnable ?

Que la femme qui a jamais trop aimé me jette la première pierre !

Je suis déjà lapidée : une pierre de plus, une pierre de moins...

J'écris cette histoire pour savoir si je dois partir ou rester, si je m'arrête ou je continue : Stop ou encore ? comme dans la chanson du même nom, de Plastic Bertrand.

J'ai changé d'école dix fois en dix ans, étant donné que mon père, ou plutôt mon beau-père (parce que celui qui m'a donné la vie en est sorti alors que j'avais seulement deux ans) se faisait congédier à tout bout de champ, et la famille devait suivre et déménager.

Pas facile d'arriver première quand tu es toujours la dernière arrivée dans la classe au beau milieu de l'année !

En conséquence de quoi, j'écris pas ce livre avec de l'encre bien savante, mais plutôt avec mes larmes.

Et aussi avec le sang qui me reste, et que pompe de plus en plus difficilement un cœur de plus en plus mal en point.

Mon médecin m'a expliqué, après m'avoir auscultée et fait passer 14000 tests, que c'était de la tachycardie avec insuffisance mitrale, ou un truc comme ça.

Moi, la biologie !

Je peux juste dire que ça fait mal.

N'empêche, il a un point.

Et moi, j'en ai plusieurs. Points. Au cœur.

Des fois, je me dis qu'il va arrêter de battre par épuisement. Des stocks de bons sentiments. Parce qu'il a trop battu. Pour la même cause perdue d'avance. Trop fait de livraisons inutiles à l'homme que j'aime : elles ont la plupart du temps été retournées avec la mention « adresse inconnue ». Et, pourtant, nous vivons ensemble, sous le même toit.

Alors la question se pose. En tout cas, je me la pose : Billy Spade, que tout le monde croit connaître sans le connaître vraiment, suis-je la femme de sa vie ?

That is the question! comme dirait Macbeth.

La question que se posent presque toutes les femmes qui aiment trop. Qui aiment trop des hommes qui les aiment pas ou les aiment pas assez, ou les aiment mal.

La question que se posent toutes les femmes comme moi, car l'homme de leur vie leur a pas posé *la* question : « Tu veux passer le reste de ta vie avec moi ? Tu veux m'épouser, quoi ? »

Je sais, je sonne démodée, mais je peux pas faire semblant d'être quelqu'un d'autre que moi.

J'ai dû lire trop de romans Harlequin.

Ou vu trop de films hollywoodiens.

Et, là, envahie par le doute, il faut que je prenne une décision : comme ce serait plus facile s'il y avait pas d'enfants dans l'équation !

Vue de l'extérieur, ma vie est un conte de fées : tu peux même la lire dans les journaux à potins.

Et des centaines, que dis-je, des milliers de femmes seraient prêtes à prendre ma place demain matin.

Elles changeraient peut-être d'idée le surlendemain si elles pouvaient voir l'envers du décor.

Je sais, on chuchote autour de moi, les couteaux volent bas, il y a un embargo de gentillesse, comme à Cuba, pour les cigares et tout le reste : de quoi se plaint-elle, elle vit comme une princesse, au bras du célèbre Billy Spade ?

Sa vie est un jardin de roses, ses fesses sont glorieusement transportées sur le cuir fin d'une Mercedes 650, si c'est pas celui d'une limousine, ses escarpins foulent les tapis rouges, ses bijoux scintillent sous les flashes incessants des photographes, illuminant des robes de soirée de grands couturiers. Elle mange seulement dans les grands restaurants, gérés par des chefs laurés dans le guide Michelin, elle voyage en première, descend dans des palaces : oui, toutes prendraient sa place !

Surtout que, et il faut pas l'oublier, avant de le rencontrer, elle était quoi, la capricieuse névrosée qui se permet de s'exprimer ?

Cette question-là, il me l'a tant répétée, Billy, et il me fournissait aussi la réponse, en gentleman qu'il a toujours été : tu étais rien !

Fucking rien!

Une *nobody!*

Fucking nobody!

Une ratée!

Fucking ratée!

Une ratée sans vrai métier, sans carrière, sans le sou. Et monoparentale de surcroît, pas la joie, quoi! Il oubliait commodément de mentionner, parce que ça l'arrangeait, surtout auprès de sa tyrannique mère, de son frère sur le somnifère qu'on appelle aussi le pot, et de ses amis et de son agent et de son avocate, il oubliait commodément de mentionner, pour me faire passer pour une traînée qui aurait trouvé le jackpot qui était surtout un *crack pot*, que j'étais à une session de terminer mon cours d'infirmière et qu'en plus je travaillais comme cobaye occasionnel pour des compagnies pharmaceutiques, comme mannequin, comme barmaid.

Avec lui, les coups de poing dans la face, de *crowbar* dans les jambes, de poignard dans le dos, étaient des simples mots, comme ceux que je viens de révéler. Il te tue à coups d'insultes, d'humiliations grandes et petites, de menaces aussi, de te remplacer par la première venue, parce que tu patines selon lui sur de la glace bien fine: toutes ces vexations, elles laissent pas de traces. Visibles.

Il y a pas de police pour ce genre de coups, tu peux pas appeler le 911. Ils peuvent rien écrire dans leur rapport, ça serait inutile: le juge hausserait les épaules et dirait: «Au suivant!» ou plutôt: «À la suivante! Une autre folle!»

Ça leur prend du concret, des yeux au beurre noir, un visage tuméfié ou brûlé à l'acide, un bras cassé, et, idéalement, que

l'homme de ta vie tue tes enfants, ou tente de t'assassiner parce qu'il t'«aimait», quelle chance tu avais sans même le savoir! Dans tous les cas, l'idéal, c'est le sang, beaucoup de sang, pour que ça puisse faire de belles photos dans les journaux. Il y a que ça qui vend, avec le sexe et le sport, on s'entend.

Mais les crocs d'un homme dans ton cœur, ça te laisse une douleur bien pire qu'un bras cassé, même si c'est pas la joie ça non plus évidemment.

Un bras cassé, tu portes un plâtre pendant un mois, et voilà! Le tour est joué.

Mais un cœur brisé, un cœur en mille miettes comme un biscuit soda au-dessus de ta soupe, tu fais quoi avec?

Il s'appelle comment, le médicament?

Et est-ce que tu guéris jamais de ça, même si tu renouvelles l'ordonnance jusqu'à ce que ton pharmacien ait fait un million?

Avec ton pauvre petit moi.

Et ses inexplicables émois.

Je sais, il y a les psys, les amis et surtout les amies, et surtout ta meilleure amie, celle qui est la meilleure pour ton âme (moi, j'ai Fanny), mais est-ce que ça suffit?

Je me le demande.

Je croise les doigts, stupide moi.

Parce que, sans amour, la vie, c'est quoi?

L'autre jour, Fanny m'a dit: Freud a dit qu'un homme qui doute de son propre amour peut, et même doit douter de toute chose moins importante.

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

J'ai pensé : « Une femme qui aime trop, elle doute pas de son amour, elle en a à revendre, même que ça la ruine : elle doute, et c'est une maladie, de l'amour de son homme... »

Moi, en tout cas, mon amour, j'en doute pas : cet homme, je l'aime follement, je l'aime à la mort.

Je me demande seulement si je vais pas en mourir, justement, si je vais pas y laisser ma peau ou me retrouver dans une clinique psychiatrique, attachée à un lit parce que je me suis trop attachée à un homme : ça s'est vu.

Ce que j'aimerais, c'est d'avoir, comme dans *La Petite Fille aux allumettes*, le conte préféré de mon enfance, des allumettes magiques qui me permettraient de voir à travers les murs.

Surtout les murs qui entourent le cœur de mon homme.

Parce qu'ils sont comme étaient ceux d'Alcatraz mais à l'envers. Personne (ou presque : sauf dans les films et encore !) pouvait s'échapper de la célèbre prison : moi, ce dont je rêve, c'est pouvoir percer le roc pour entrer dans la prison de ma rock star.

Pour voir si j'y suis aussi. Avec lui. Ou si je suis seule. Et me fais des idées sur son amour. Que j'ai peut-être juste inventé.

Il dit qu'il m'aime, je sais, que, même, il peut pas vivre sans moi, que je suis son oxygène.

Que, sans moi, sa vie est un long carême.

Je me garde une petite gêne.

Ou pour mieux dire un petit doute.

Avant de lui ouvrir docilement les cuisses.

J'écris au lieu de prendre ma voiture.

De prendre ma voiture et de foncer à toute allure dans un mur.

Mais au dernier instant, je me souviens que je suis mère. Une mère fatiguée, qui aimerait pouvoir poser sa tête sur un oreiller pendant huit d'heures d'affilée, même trois petites heures ce serait assez, une mère qui aimerait pouvoir mettre son cerveau à *off*. Est-ce trop demander ?

J'écris parce que le fil de mon récit sera peut-être le fil d'Ariane qui me permettra de sortir du labyrinthe de ma vie amoureuse, et de m'apporter sur un plateau d'argent, ou d'or, ou de fer, même de plastique ou de papier journal, ça m'est complètement égal, la réponse à ma question «stop ou encore», «je reste ou je pars», et de la trouver avant qu'il soit trop tard.

Car je sens malgré mon courage, malgré ce qui reste de ma peau de chagrin, qu'est proche le jour où la pointe de l'ironie, de la méchanceté, deviendra la pointe d'un vrai couteau, d'un vrai ciseau : les coups de gueule seront des coups sur la gueule.

Et alors, je serai digne des nouvelles, on verra mon corps glacé sur une civière, recouvert d'un drap blanc qui couvrira mon visage de femme qui a trop aimé, mon corps mal aimé, mal baisé par un homme qui pensait juste à lui, mon corps dans un sac plastique noir, peut-être : je serai pas trop regardante du haut du ciel : je passerai en rafale sur LCN, son poste préféré. Je serai enfin plus une vulgaire *nobody* : mon *no body* assassiné en sera la preuve par A+B.

La stupide rêveuse, malgré ses innombrables déceptions amoureuses, Erica D., maintenant sans ailes, sera plus, et pourtant, par quelque énergie mystérieuse ou l'aide d'un ange, se sera envolée vers le firmament.

Et encore d'autres enfants, à côté de ceux, moins apparents, du divorce, seront orphelins, et auront plus que des souvenirs d'elle : comment elle leur souriait, comment elle leur ouvrait les

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

bras, leur donnait du lait au chocolat, comment elle était ravie qu'ils aient vidé leur plat ou fait leur petit caca (ça donne de grands hommes d'État, parfois): elle sera rendue au ciel pour avoir séjourné trop longtemps en enfer.

P.-S. Mais commençons par le début de ma saison en enfer! Car parfois, de la boue, on tire de l'or, d'une vulgaire pierre, on fait un diamant, et de la plus belle eau. Ensuite on constate, ravi, que tel malheur était la meilleure chose qui pouvait nous arriver. Il était juste un cadeau emballé différemment: il faut voir les choses sagement.

Avec la lampe du temps.

Si tu veux faire rire Dieu: fais un plan!

2

Stan, mon boss à la glorieuse brasserie du même nom, Chez Stan, à Joliette (on est loin, je sais, du Café de Flore à Paris, ou du Harry's bar à Venise, où je suis allée si souvent) m'a dit, alors qu'on avait un temps mort à la fin de mon quart de travail :

— La grosse, tu devrais rester après ton *shift*, tu le regretteras pas.

Et il avait un petit sourire énigmatique, celui-là même qu'il a lorsqu'il sent qu'il est en train de te prédire ton avenir. Amoureux. C'est sa spécialité. Les affaires, c'est pas vraiment son truc, même s'il a deux bars.

Je travaille chez lui depuis un an, qui m'a paru un siècle. Heureusement que le temps long te fait pas vieillir plus vite parce que, nous, les femmes, vieillir, c'est notre hantise. On peut pas avoir un ventre, et se faire pousser un petit casque de bain sur la tête (lis : avoir une calvitie galopante !) comme les hommes qui, malgré ça et autres avanies coutumières du passage du temps, poignent autant, continuent de plaire même à des filles qui pourraient être leur fille. Il y a les femmes cougars, je sais, mais bon...

Oui, je suis barmaid Chez Stan parce que le mannequinat à Montréal, c'est pas le Pérou. À Milan, je pouvais faire – et faisais souvent – 5 000 \$ pour une semaine de travail, et des fois 2 000 en une seule journée. C'est sûr que lorsque tu portes une robe Valentino de 50 000 \$, ils ont le budget qui va avec pour les filles qui font le *cat walk* sapées avec.

LA FEMME QUI AIMAIT TROP

Ici, les robes Valentino, tu les vois surtout en photo. Dans le *Vogue* ou le *Vanity Fair*.

J'ai le physique de l'emploi, car, ayant été mannequin, je suis forcément grande puisque je fais 1 mètre 80, ma première grossesse a pas trop laissé de traces, et j'ai des seins, comme on dit, ce qui est toujours un atout dans ce métier, ou dans la vie tout court, en tout cas avec les hommes dont c'est le truc. J'ai les lèvres rouges et des yeux verts qu'on dit spectaculaires (bof), mais je sais en tout cas qu'on y voit le spectacle de toutes mes émotions, surtout l'amour et la colère, et mes pupilles deviennent sévères lorsque je sors de mes gonds. En général en raison d'un con. Ou de quelque méchanceté. Faite à un vieux ou à un enfant.

Non seulement j'ai le physique de l'emploi, mais je sais me défendre.

A: J'ai de la répartie – j'ai pas le choix avec toutes les âneries que j'entends des clients surtout quand ils ont un verre de trop dans le nez.

B: J'ai fait du *kickboxing* pendant quatre ans, pour apprendre à me défendre contre les assauts trop fréquents des hommes entreprenants.

Stan, il m'appelle la grosse, mais c'est juste de l'affection, et ça me choque pas, parce que je suis tout sauf grosse. J'ai pas beaucoup d'appétit et je cours tout le temps, étant donné mes trois occupations, sans oublier que je suis maman d'un enfant de trois ans. Et ça aussi, c'est du travail!

En plus, je fume comme une cheminée et, c'est connu, la fumée éloigne les kilos avant même que tu les vois de trop près: amicale, elle leur permet pas de devenir locataire de tes fesses.

J'ai posé la question:

— Pourquoi je devrais rester après mon *shift*, Mick ?

Dans son cercle d'intimes, Stan, on l'appelle Mick, parce que, à 20 ans, il ressemblait à Mick Jagger. Il a même gagné un concours de sosie.

Il y avait pas foule, et, par conséquent, je ferais pas *full cash* en pourboire. Mais il y avait peut-être un membre du *staff* qui lui avait posé un lapin. Il m'a expliqué :

— Parce que j'ai convaincu Billy Spade de venir faire un tour ici ce soir.

— D'aucune façon je reste pour ça, Stan. Je décolle en taxi.

— Je te suis pas, qu'il a dit, étonné par ma réaction, avec son visage d'adolescent même à 45 ans, ses longs cheveux châtain et ses yeux noisette presque toujours amusés.

— Le père de Guillaume avait des *posters* de lui partout, ça nous servait de tapisserie. Moi, j'en aurais fait du papier de toilette, si j'avais pu. Et il écoutait tous ses disques. Alors j'ai déjà donné. Tu l'appelles, ce taxi ?

— Mais pourquoi tu donnes pas une petite chance au destin ?

— Le destin, il fait pas toujours à sa tête ? Tu penses vraiment qu'on peut l'influencer ? Si on pouvait, il me semble qu'il s'appellerait plus le destin, non, mais plutôt le hasard et même encore.

— Eille, as-tu fumé, toi ?

— Oui, mes Export A régulières. Et pour ton *blind date* patenté, je peux pas, ma mère garde Guillaume jusqu'à 8 heures seulement.

Il jetait pas l'éponge si aisément.

— Dis-lui que tu as eu un contretemps !

Un contretemps...

On dirait que j'ai juste ça, dans ma vie. Depuis quelque temps. J'ai dit :

— Une autre fois peut-être.

Il a dit, avec un air encore plus énigmatique, en vrai Nostradamus de Joliette :

— Une autre fois, il va peut-être être trop tard. Le destin frappe pas deux fois à la porte.

— Il est pas facteur.

— C'est ta vie.

Mon *shift* terminé, j'ai fait ma caisse qui était pas faramineuse. Les temps étaient durs, comme chaque fois en janvier. Les gens ont trop dépensé à Noël, se croyant moins pauvres qu'ils le sont. En plus quand il fait -30 dehors, un mardi soir, tu trouves mieux à faire : surtout s'il y a un match de hockey à la télé.

J'ai dit, désolée, et je suis sortie fumer une cigarette en attendant le taxi.

3

Je sais, je devrais pas fumer, mon médecin m'a dit que chaque cigarette était un clou de plus dans le cercueil de mon cœur. Mais justement, je fume parce que j'ai des problèmes... de cœur!

J'ai éteint ma première cigarette avec le talon de mes hautes bottes de cuir qui me valent des pourboires, comme mon sourire, et mon décolleté aussi, bien sûr. J'en ai allumé une autre. Chaque fois (ou presque) que j'allume, je me dis c'est la dernière fois (ou presque), en plus ça coûte les yeux de la tête et c'est pas bon pour la peau mais j'ai trop de stress.

Le taxi arrivait pas. J'ai regardé l'heure. Ça faisait dix minutes que je faisais du surplace dans l'air glacial du soir. J'ai rappelé chez Taxi Diamond mais la ligne était occupée. J'ai pesté. Ils ont juste une ligne? Ils savent pas que je poireaute comme une conne dans le froid et que mon bébé m'attend?

Je me suis dit: je vais aller me réchauffer quelques secondes dans le bar. Je me suis retournée un peu vivement, j'ai brisé mon talon gauche. Ce sont de vieilles bottes, je sais, mais quand même. J'ai boité en direction du bar. Je m'apprêtais à en ouvrir la porte quand mon taxi est enfin arrivé.

J'ai soupiré de soulagement. Stupidement. C'était pas mon taxi! Il déposait seulement un client. Je me suis dit c'est pas grave. Je suis pas regardante, ce taxi-là ou un autre. J'ai fait un signe en sa direction. Il m'a ignorée. Coudonc! que je me suis dit, c'est pas ma soirée!

J'ai couru du mieux que j'ai pu, avec mes bottes à un seul talon, vers ce taxi à la con. Et je gueulais comme un putois en